né naissance à cette sorte de mystification, qui a beaucoup égayé notre population.

Mercredi, dans l'après-midi, un étranger en promenade sur nos remparts, y examinait avec une curieuse attention les travaux stratégiques exécutés autour de la place, s'arrêtant ça et là, lorsqu'il le jugeait à propos. Ses allures parurent suspectes à un militaire, auquel il avait poussé l'audace jusqu'à demander quelques renseignements sur les *escarpes* et *contrescarpes*. Aussitôt le bruit se répandit qu'un prussien avait été vu levant le plan de nos fortifications, et la rumeur trouva bientôt accès jusqu'auprès des autorités. La police fut mise immédiatement à la recherche du prétendu prussien, qui, pour se délasser des fatigues de la journée, était allé tranquillement prendre un bain dans un de nos établissements publics. Il fut amené sous bonne escorte au bureau de la place, où il donna des explications qui heureusement ne tardèrent pas à le faire relaxer. Celui qu'on avait pris d'abord pour un espion était tout simplement un rédacteur du *Figaro*, envoyé en excursion dans notre ville, afin de s'y rendre compte de l'état des esprits, et des moyens de défense que notre ville peut offrir.

Des groupes nombreux et animés s'étaient formés aux abords des cafés, où la mésaventure de notre confrère était diversement commentée.

La ville de Valenciennes n'a jamais été plus paisible ; mais la façon dont le rédacteur du *Figaro* a été accueilli parmi nous, n'a pas dû lui paraître des plus pacifiques ; aussi n'avons-nous pas été surpris de lire hier dans le journal dont il s'agit, la dépêche suivante :

Valenciennes, 12 juillet, 6 h. 22.

Rien à Valenciennes. Population belliqueuse, mais pas apparence de mouvements militaires.

(*Echo de la Frontière.*)

Pour la chronique locale, ALFRED REBOUX.

Dernières nouvelles.

Un avis de la compagnie du Nord, transmis à Roubaix, enjoint aux chefs de gares et de stations de ne plus accepter aucun transport de marchandises en grande ou petite vitesse, en destination du réseau de l'Est et au-delà.

Une exception est faite pour les transports de l'Etat, les houilles, le coke, le minerai, les céréales et les denrées en destination des marchés.

Pour toutes ces marchandises, sauf pour celles remises par les agents de l'Etat, ou sur leur ordre, on devra exiger de l'expéditeur une garantie mettant la compagnie à l'abri de toute réclamation pour retard dans la livraison.

Un décret impérial, inséré au *Journal officiel* d'aujourd'hui, dispose :

« Vu la loi du 1er février 1868 sur le recrutement de l'armée et l'organisation de la garde nationale mobile.

» Avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Art. 1er. Les gardes nationaux mobiles des trois premiers corps d'armée seront réunis immédiatement au chef-lieu de chaque département au contingent duquel ils appartiennent.

» Art. 2. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret. »

Nous lisons dans le *Journal officiel* :

« Une dépêche télégraphique de Thionville, communiquée au Sénat, a annoncé que les troupes prussiennes étaient entrées sur le territoire français, près de cette ville.

» Un télégramme ultérieur a démenti le fait. »

Le Sénat a voté hier à l'unanimité et sans discussion les projets de lois adoptés dans la nuit de vendredi par le Corps législatif.

Hier, dans la soirée de nouvelles manifestations belliqueuses ont eu lieu à Paris.

La foule a chanté la *Marseillaise*. Cris de : *Vive la France, à bas la Prusse*.

Des ovations ont été faites aux régiments qui partaient pour la frontière.

Le *Figaro* publie les dépêches suivantes :

« Metz, 16 juill., 5 h. soir.

» Rien à Sédan ; rien à Thionville ; rien à Metz, que le même enthousiasme signalé ailleurs.

» La frontière a été passée par six déserteurs, ce qui cause une certaine émotion.

» On croit à l'entrée en France d'une avant-garde. C'est là une erreur qui m'a été rectifiée ce soir par le général Coffinières, avec qui j'ai fait route tantôt.

» Strasbourg, 16 juill., 7 h. 50 du soir.

» Kehl est occupé par les Prussiens. Les Badois sont partis vers Rastadt. Le pont de bateaux est enlevé et le pont de fer est coupé.

» Les Prussiens se disposent à faire sauter la pile du pont qui est de leur côté.

» La circulation est donc interrompue. Les trains sont là en présence. Les paysans badois, venus pour le marché, ont leur retraite coupée.

» Les canons prussiens sont braqués sur la douane française, et réciproquement. »

Palais de Saint-Cloud, le 16 juillet 1870.

Après la séance de ce jour, le Sénat s'est rendu spontanément à Saint-Cloud, où il a été reçu par l'Empereur et l'Impératrice, auprès desquels était le Prince impérial.

Le président du Sénat a adressé à Leurs Majestés le discours suivant :

« SIRE,

» Le Sénat remercie l'Empereur de lui avoir permis de venir voter au pied du Trône l'expression des sentiments patriotiques avec lesquels il a accueilli les communications qui lui ont été faites à la séance d'hier.

» Une combinaison monarchique nuisible au prestige et à la sécurité de la France avait été mystérieusement favorisée par le roi de Prusse.

» Sans doute, sur notre protestation, le prince Léopold a retiré son acceptation; l'Espagne, cette nation qui connaît et nous rend les sentiments d'amitié que nous avons pour elle, a renoncé à une candidature qui nous blessait.

« Sans doute, le péril immédiat était écarté, mais notre légitime réclamation ne subsistait-elle pas tout entière? N'était-il pas évident qu'une puissance étrangère, au profit de son influence et de sa domination, au préjudice de notre honneur et de nos intérêts, avait voulu troubler une fois de plus l'équilibre de l'Europe ?

« N'avions-nous pas le droit de demander à cette puissance des garanties contre le retour possible de pareilles tentatives ?

« Ces garanties sont refusées : la dignité de la France est méconnue. Votre Majesté tire l'épée : la patrie est avec Vous, frémissante d'indignation et de fierté.

« Les écarts d'une ambition surexcitée par un jour de grande fortune devaient tôt ou tard se produire.

« Se refusant à des impatiences hâtives, animé de cette calme persévérance qui est la vraie force, l'Empereur a su attendre ; mais, depuis quatre années, il a porté à sa plus haute perfection l'armement de nos soldats, élevé à toute sa puissance l'organisation de nos forces militaires.

« Grâce à vos soins, la France est prête, Sire, et par son enthousiasme, elle prouve que, comme vous, elle était résolue à ne tolérer aucune entreprise téméraire.

« Que notre auguste Souveraine redevienne dépositaire du pouvoir impérial; les grands Corps de l'Etat l'entoureront de leur respectueuse affection, de leur absolu dévouement. La nation connait l'élévation de son cœur et la fermeté de son âme; elle a foi dans sa sagesse et dans son énergie.

« Que l'Empereur reprenne avec un juste orgueil et une noble confiance le commandement de ses légions agrandies de Magenta et de Solferino; qu'il conduise sur le champ de bataille l'élite de cette grande nation.

« Si l'heure des périls est venue, l'heure de la victoire est proche.

« Bientôt, la patrie reconnaissante décernera à ses enfants les honneurs du triomphe; bientôt, l'Allemagne affranchie de la domination qui l'opprime, la paix rendue à l'Europe par la gloire de nos armes, Votre Malesté qui, il y a deux mois, recevait pour Elle et pour sa dynastie une nouvelle force de la volonté nationale, Votre Majesté se dévouera de nouveau à ce grand œuvre d'améliorations et de réformes dont la réalisation, — la France le sait, et le génie de l'Empereur le lui garantit, — ne subira d'autre retard que le temps que vous emploierez à vaincre. »

L'Empereur a répondu :

« Messieurs les Sénateurs, j'ai été « heureux d'apprendre avec quel vif « enthousiasme le Sénat a reçu la déclaration que le ministre des affaires « étrangères a été chargé de lui faire. « Dans toutes les circonstances où il « s'agit des grands intérêts et de l'honneur de la France, je suis sûr de trouver dans le Sénat un appui énergique. « Nous commençons une lutte sérieuse. « La France a besoin du concours de « tous ses enfants. Je suis bien aise que « que le premier cri patriotique soit parti « du Sénat ; il aura dans le pays un « grand retentissement. »

Bourse de Paris

du Samedi 16 Juillet 1870

Rente 3 p. 0/0.....	66.50
id. 4 1/2 p. 0/0.....	99.50

Cours public d'histoire naturelle

Lundi, 18 Juillet, à 8 h. 1/4 du soir

Organe de la vue.

Cours public d'histoire naturelle

Mercredi, 20 Juillet, à 8 h. 1/4 du soir.

Organe de la vue.

JUILLET 1870

INDICATEUR DES TRAINS

du Chemin de Fer du Nord

CORRESPONDANCE

avec la Belgique et l'Angleterre.

Prix : 20 Centimes

En vente chez J. REBOUX, Editeur.

1, RUE NAIN 1,

ROUBAIX.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Départs de Roubaix pour

Lille — Matin : 5.17 — 7.21 — 8.21 — 9.51 — 11.26 — Soir : 12.31 — 2.01 — 3.31 — 5.11 — 6.13 — 7.38 — 9.36 — 11.11.

Tourcoing et Mouscron — Matin : 5.47 — 7.18 — 8.48 — 10.13 — 11.23 — Soir : 1.15 — 2.43 — 4.48 — 6.18 — 8.13 — 10.22 (jusqu'à Tourcoing seulement) 11.36 jusqu'à Tourcoing seulement).

Armentières, Bailleul, Hazebrouck. — Matin, 5.17 — 7.21 (jusqu'à Armentières seulement 9.51 — 11.26 — Soir : 12.31 — 2.01 — 6.13 — 9.36.

Amiens et Paris — Matin : 5.17 — 8.21 — Soir : 12.31 — 3·31 (1re et 2e cl.) — 7.38 — 9.36.

Calais — Matin : 5.17 — 9.51 (1, 2e cl.) — 11.26. — Soir : 6.13.

Dunkerque. — Matin : 5.17 — 9.51. — Soir : 6.13.

Douai, Somain et Valenciennes. — Matin 5.17 — 8.21 — 11.26. — Soir : 12.31 — 6.13 — 7.38 — 9.36.

Tournai (par Mouscron). — Matin : 5.47 — 10.13. — Soir : 1.15 — 4.48 — 8.13.

Compagnie d'assurances générales

SUR LA VIE

87, — *rue de Richelieu,* — 87.

FONDÉE EN 1819

(La plus ancienne des compagnies françaises d'assurances sur la vie).

Fonds de garantie : **90** *millions réalisés*

ASSURANCES POUR LA VIE ENTIÈRE. — Le capital payable aussitôt le décès de l'assuré.

ASSURANCES MIXTES. — Le capital payable à une époque déterminée à l'assuré, s'il vit, ou aussitôt son décès, à ses héritiers.

ASSURANCES A TERME FIXE. — Le capital payable seulement à l'époque fixée, soit à l'assuré s'il est vivant, soit à ses héritiers, s'il est décédé.

PARTICIPATION DE 50 0/0

dans les bénéfices produits par ces 3 *natures d'assurances*

RENTES VIAGÈRES immédiates ou différées sur une ou plusieurs têtes.

Affaires réalisées pendant les années 1868-1869	
Capitaux assurés.....	120,949,753 f. 15
Rentes viagères.....	1,814,835 30
Assurances en cours au 31 *décembre* 1869	
Capitaux assurés.....	278,128,727 f. 47
Rentes viagères.....	6,300,449 10
Répartition aux assurés pour les bénéfices de la période biennale 1868-1869.....	2,529,307 90

S'adresser, pour renseignements et prospectus, à MM. Loncke père et fils, directeurs particuliers, 20, rue de la Barre, à Lille. 28

AVIS

A partir du 15 courant, le débit de tabac, vins et liqueurs, actuellement géré par M. Achille Dupont, Grande rue n° 47, sera tenu par M. Honoré-Fournier, employé à l'usine à gaz.

Il continuera à tenir à la disposition des fumeurs un choix considérable d'articles provenant des meilleures maisons de France et d'Allemagne et vendus à des conditions exceptionnelles. Il se chargera également des nettoyages et réparations de pipes et joindra à son commerce la vente des cartes à jouer, timbres-poste, timbres de commerce et autres. Tous ses efforts tendront à justifier la préférence qu'il a l'honneur de solliciter. 335

Le journal **le Soir** a commencé le 14 juillet la publication du roman LOTHAIR, de M. Benjamin DISRAELI, traduit par M. Ch. Bernard Derosne.

Le bruit fait autour de cet ouvrage en Angleterre, la situation qu'a occupée l'auteur dans le gouvernement anglais sont autant d'attractions pour les Français. Les personnages de *Lothair* sont pour la plupart connus, quelques-uns publics et célèbres. Mazzini apparaît sous un pseudonyme, le portrait de Napoléon III, celui du cardinal Antonelli, sont à découvert.

Quant à Lothair, tout le monde se souvient de cette conversion récente au catholicisme d'un jeune lord anglais, conversion qui scandalisa la protestante Angleterre.

Les abonnements sont reçus à l'administration, 3, rue d'Argout. 291

DENTS DEPUIS 5 FRANCS

Verbrugghe, dentiste.

Rue de l'Hospice, 10, Roubaix.

Nouveaux dentiers sans ressorts, mastication et prononciation garanties en huit jours.

TOUS LES JOURS,

Consultations gratuites de midi à deux heures. M. VERBRUGGHE se rend à domicile et échange les pièces mal faites.

GUÉRISON DE LA PHTHISIE **PULMONAIRE** ET DE LA **Bronchite Chronique**

Traitement nouveau. — Brochure de 136 pages, 9e ÉDITION, par le docteur JULES BOYER, — On reçoit cet ouvrage franco en adressant 1 fr. 50 en timbres-poste, au Dr Jules BOYER, 95, Boulevard Magenta, ou à M. DELAHAYE, *libraire*, 23, place de l'Ecole de Médecine, à Paris. 308

BOURSE DE LILLE.

Cours du 15 *Juillet* 1870

OBLIGATIONS DES VILLES.	
Lille 1860. J. A. 1865. . .	102 25
Lille 1863. J. J. Janv. 1864 .	.99 ..
Lille 1868, libérées. . . .	503 75
Lille à Béthune, oblig. . .	320 ..
Armentières.	503 75
Roub.-Tourcoing 'R. à 50. .	43 ..
VALEURS LOCALES.	
Caisse commerc. de Lille, Verley, Decroix.	586 25
Crédit industriel du Nord. .	510 ..
Caisse Pérot et Comp. . .	600 ..
Compagnie le Nord incendie 20 fr. p.	1300 ..
Gaz de Wazemmes à . . .	1520 ..
— — n . . .	1125 ..
Comptoir Devilder et Ce. . .	525 ..
Caisse commerc. de Roubaix.	550 ..
Lille à Béthune, actions. . .	495 ..
Aniche (le douzième) . . .	... ..
Azincourt.	252 50
Auchy-au-Bois	... ..
Bully-Grenay anc., ...	460 ..
Bruay, ...	3080 ..
Campagnac, ...	450 ..
Carvin	970 ..
Courrières, ...	10075 ..
Douvrin, anc.	... ..
Douvrin nouv. 1864	... ..
Escarpelle, ...	1300 ..
Epinac, ...	... ..
Ferfay, ...	1300 ..
Fiennes et Harding, ...	... ..
Lens, ...	9200 ..
Liévin, ...	1550 ..
Meurchin, ...	1000 ..
Vicoigne-Nœux, ...	... ..
Vendin, ...	... ..
Thiv. et Fresnes (M.) . . .	... ..

COURS DES HUILES A LILLE.

15 *Juillet* 1870.

	HUILES l'hectolit.	GRAINES l'hectolit.	TOURTEAUX l'hectolitre.
Colza. . . .	« « «	28 à 32 «	1850 à 19 50 «
» épur pq	« « «	« « «	« « « «
Œill. b. g.	« « «	34 37 «	18 « « «
» rousse. .	« « «	« « «	« « « «
Cameline...	« « «	22 26 «	18 « « «
Chanvre.. .	« « «	18 « «	1750 16 50 «
Lin du p..	« « «	27 29 «	29 « « «
Lin gr. et.	« « «	26 28 «	24 28 « «

MARCHÉ DE CAMBRAI du 14 Juillet

GRAINES.					
Œillette. .	39 »» à »» »»	Colza mars.	27 »» à »» »»
Colza 1869.	35 »» »» »»	Cameline..	27 »» »» »»
		Lin.	26 25 »» »»

peu des gestes menaçants, des regards irrités que le vieillard ne pouvait contenir en sa présence. Elisabeth, plus timide, s'en effrayait souvent, car elle sentait que son persécuteur devait méditer quelque projet sinistre pour s'affranchir de cette pénible contrainte; mais la protection puissante de Fleuriaux lui donnait courage. Elle savait en partie à quelles causes tenait l'influence du Nabab sur Linguard; elle espérait que des considérations d'intérêt feraient taire tout autre sentiment dans l'âme sordide du vieil avare.

Voilà donc où en étaient les choses quand, par une de ces magnifiques après-midi dont le climat de la Provence est si prodigue, les dames Meursanges et Maurice vinrent s'asseoir sous un bosquet, au fond du jardin. Une famille de Marseille, dont le chef se prétendait cousin de Fleuriaux au sixième degré, était en ce moment à la Bastide. Comme à l'ordinaire, un somptueux dîner avait été servi aux visiteurs; mais les dames s'étaient retirées aussitôt que les convenances l'avaient permis, laissant les étrangers fêter à leur aise leur parent Fleuriaux, et Maurice n'avait pas tardé à les suivre.

Elles s'étaient établies dans un endroit délicieux. Le petit berceau d'orangers, chargés de fruits et de fleurs, s'élevait au pied de ce rocher à pic par lequel Maurice était descendu dans le jardin, la nuit où il avait rendu à Fleuriaux un si grand service. Le soleil, déjà sur son déclin, dorait la cime de ces roches grises et des grands arbres qui entouraient la Bastide. Par une échappée de vue, ménagée au milieu du feuillage, on apercevait les flots bleus de la Méditerranée, ponctués au loin de quelques voiles blanches. Une brise fraîche venant de la mer frémissait dans les massifs de grenadiers et de câpiers. Par intervalles, on entendait les rires et les propos joyeux des convives dans la salle basse de la Bastide.

Madame Meursanges avait pris place sur un banc de bois, et s'occupait d'un travail à l'aiguille. Elisabeth était assise auprès d'elle. Maurice, appuyé contre le tronc odorant d'un oranger, parlait bas à la jeune fille. Cette causerie intime semblait avoir un charme égal pour l'un et pour l'autre, lorsque madame Meursanges, interrompant son ouvrage, leur dit tout à coup d'un ton sec et hargneux :

— Tous ces roucoulements sont fort bien, jeunes gens, mais cela ne peut pas durer longtemps ainsi; il faut s'expliquer, à la fin... Il se passe autour de nous de singulières choses ! c'est à en perdre la tête ! Cependant ma fille m'appartient et j'espère bien qu'on ne disposera pas d'elle sans ma permission. Puisque M. Linguard n'est rien, puisqu'il m'a trompée en se faisant passer pour riche, je consens à ne plus penser à lui. Sa conduite envers nous n'a pas été loyale ; se donner pour millionnaire et n'avoir pas un sou vaillant ! Ce n'est pas un procédé convenable ; aussi, je lui ai retiré mon estime. Mais il n'y a pas là de raison, monsieur Longpré, pour que je vous accorde la main d'Elisabeth, rien n'annonce que vous soyez en position de vous charger d'une famille ; je finirai par me lasser de ces chuchoteries si l'on ne va pas franchement au but.

Elisabeth soupira ; elle souffrait d'entendre sa mère exprimer des sentiments si peu délicats.

— Eh quoi ! madame, dit Maurice avec un douloureux étonnement, ne m'avez-vous pas laissé concevoir, depuis peu, de douces espérances ? Ne m'avez-vous pas permis d'entretenir quelquefois Elisabeth en votre présence ?

— Permis ! permis ! Est-ce que je sais moi, ce que je permets, ce que je défends, depuis l'arrivée de ce M. Fleuriaux, si bien nommé Tête-à-l'Envers ? Tout le monde tourne à sa volonté ; il fait la pluie et le beau temps, dans cette maison ; il est riche, il ne l'est pas ; il arrive vêtu comme un mendiant, et il jette l'or par les fenêtres... Une nuit vous tombez des nues dans notre chambre en nous annonçant que Linguard va assassiner votre cher M. Fleuriaux ; le lendemain matin on vous voit déjeuner gaiement tous les trois, et vous assurez que cette affaire, où nous avons eu si grand'peur, est tout simplement un malentendu. Linguard a l'air de détester cet étranger, et il lui obéit comme un esclave ; c'est à n'y rien comprendre ! Enfin Linguard n'est plus digne de ma fille, c'est fort bien, n'y pensons plus ; nous serions trop malheureuses avec un homme qui a perdu sa considération. Il paraît que M. Fleuriaux est maître de toute la fortune, je ne m'explique pas bien pourquoi ; mais, puisqu'on le dit, il faut le croire. Or, M. Fleuriaux, en me demandant la main de ma fille pour M. Maurice Longpré, m'a fait entendre certaines choses.... Mais, s'il ne se hâte pas de s'expliquer clairement, je ne vois pas pourquoi je souffrirais plus longtemps des assiduités inutiles !

Elisabeth regarda sa mère en rougissant.

— Je ne vous entends pas, dit-elle ; M. Fleuriaux vous aurait exprimé l'intention...

— Rien, rien, mademoiselle; ces questions-là ne sont pas à votre portée. Seulement, si votre riche Nabab continue à recevoir un tas d'amis, de cousins et de cousines à qui il fait espérer sa succession, je ne sais comment il pourra réaliser les promesses.

La jeune fille se leva vivement.

— Ma mère, reprit-elle d'une voix émue, vous ne voulez pas me faire entendre sans doute que M. Fleuriaux aurait le désir de suppléer à mon défaut de fortune ?

— Et quand cela serait, mademoiselle ?

— Les convenances, le sentiment de ma dignité, me défendraient d'accepter les dons d'un étranger, dût mon bonheur en dépendre !

— Phrases de roman que tout cela... D'ailleurs, si vous êtes si délicate, M. Fleuriaux ne pourrait-il s'intéresser en faveur de son nouvel ami Maurice, qui lui a rendu, dit-il, un immense service ?

— A mon tour, madame, dit Maurice avec noblesse, je croirais ne devoir rien accepter de M. Fleuriaux. Je rougirais de devoir la main de mademoiselle Elisabeth à une indélicatesse, et c'en serait une de recevoir le prix d'un service rendu.

— Cher Maurice ! murmura la jeune fille, nos âmes se devinent toujours !

Cependant ils sentirent l'un et l'autre leurs yeux se remplir de larmes. Madame Meursanges les regarda d'un air stupéfait.

— Sur ma parole, reprit-elle, la jeunesse d'à-présent est complétement folle ! Ah ça ! voudriez-vous bien me dire pourquoi, après m'être opposée jusqu'ici à cet absurde mariage, j'aurais cessé tout à coup de le repousser, si l'on ne m'avait fait entrevoir certaines éventualités ? Qu'y aurait-il de changé dans nos positions réciproques ? Pourriez-vous nous offrir plus qu'autrefois, à Elisabeth et à moi, des garanties de sécurité pour l'avenir ?... Mais, puisque vous êtes si désintéressés, n'en parlons plus... tout est rompu. J'espère, mademoiselle, que vous chercherez désormais à éviter M. Maurice Longpré, et M. Maurice Longpré voudra bien ne plus vous honorer de ses attentions particulières.

(La suite au prochain numéro.)